cinéma tourne

J.D

bulletin bi-mensuel cinématographique
"l'éducation corporative et la critique du film"
directeur : jean dréville

le cinéma, spectacle forain

par hubert revol

En juin, juillet et août, époque d'inactivité cinégraphique, ce bulletin ne paraîtra qu'une fois par mois. Mais il sera sur huit pages, et son texte, toujours de choix, gardera l'esprit combatif qu'on lui connaît et qu'on aime particulièrement en lui. Ajoutons que nous publierons désormais une revue de la presse corporative, sélectionnée et commentée par Hubert Revol. Nul doute que sa plume effilée et sa verve mordante ne trouvent là matière à de curieux et utiles débats.

Il est prouvé depuis longtemps que les affaires se rapportant au cinéma se traitent, neuf fois sur dix, sous le signe de la « combine ». Le fameux décret Herriot, mis au monde pour servir uniquement les intérêts particuliers de deux ou trois gros industriels du film, est la preuve la plus récente et la plus manifeste du loyalisme cinématographique actuel. Nous trouvons logique que chacun cherche à gagner le plus d'argent possible, mais ce que nous n'approuvons pas, c'est que le gain convoité le soit au détriment du cinéma même. Cette « prime à la médiocrité » que constitue le nouveau contingentement est bien faite pour révéler du spectacle d'écran ce caractère de bas trafic qui l'assimile aux attractions foraines.

Comme lui, il a ses « trucs », ses tours de physique, sa fausse façade, ses abords trompeurs. Les grippe-sous et les attrape-badauds y font mille contorsions pour attirer la foule. Ce sont d'abord les jeteurs de poudre aux yeux, les pince-sans-rire qui appellent superproductions leurs indigestes mixtures, les débrouillards qui « vous en mettent plein la vue » et les retors qui s'insinuent, vous flattent, et finalement vous ont.

Choses bien connues : le commanditaire qui ne commandite que si le metteur en scène fait tourner sa petite amie ; le cinéaste qui adapte n'importe quoi, pourvu que ce n'importe quoi ait un titre ; le metteur en scène qui cherche ses interprètes à la Comédie-Française, parce que ça fait bien sur l'affiche ; le loueur qui vous oblige à prendre tout un lot de navets si vous voulez un de ses rares beaux films ; le journaliste qui sacre « chef-d'œuvre » tout film qui voit les feux de l'écran parce qu'il faut ménager les clients de publicité ; l'intermédiaire qui conclut des locations pour un circuit et qui touche la commission ; le distributeur de publicité qui en exige autant des canards corporatifs ; l'impresario qui prélève « ses frais d'intervention » sur les cachets distribués aux figurants ; le directeur de journal dont les tarifs de publicité varient selon la tête du client ; les rivalités de boutique qui désunissent les exploitants ; la jalousie et la calomnie... On utiliserait les feuilles de ce bulletin à citer des exemples, elles ne suffiraient pas. Tout ce qui se livre au commerce du cinéma n'a jamais songé au cinéma même. Et l'art des images animées est ainsi encanaillé aux prolifiques exhibitions de la foire aux puces. Que dire de ces monuments d'inepties élevés à gros renforts de publicité et par lesquels on veut nous démontrer que le summum de l'art se trouve dans les feuilletons de dernière zone et que seuls le public des concierges et les cerveaux des primaires égarés dans les salles sont les juges infaillibles de la production.

Car tout est bon pour légitimer le degré de bêtise dans lequel on enferme le cinématographe. Du moment que « cela » rapporte, c'est la seule excuse et la seule justification qu'à bout d'arguments on nous avoue.

Je lisais tout dernièrement un excellent traité sur l'art de l'écran. Les auteurs y analysaient subtilement les caractères du nouveau mode d'expression, ses possibilités, ses tendances. En un style d'une grande pureté et d'une valeur remarquables, ils nous conviaient à l'étude du Septième Art, nous en montraient les moyens expressifs, le vocabulaire, la syntaxe. Toutes ces dissertations sur l'esthétique étaient sans doute d'un grand intérêt, mais combien vaines, au fond, quand on songe que ce même cinéma, que l'un d'eux qualifiait « poème de l'Instant, dont la richesse première est la valeur Espace », est le terrain de tous les marchandages possibles...

D'organisations, il n'y en a pas. Encore moins de véritables réalisateurs (je parle dans l'ordre commercial). Pas de production suivie, pas de méthodes observées. Les fabricants de films n'obéissent à aucune règle et n'ont aucun programme. Sans doute, l'industrialisation serait funeste au cinéma de France, comme elle l'a été aux Américains, mais il apparaît nécessaire que l'activité des studios soit plus ordonnée, que l'industrie du film et tout ce qui s'y rapporte se traitent sur un plan logique et véritablement commercial, que les trafics d'arrière-boutique cessent au plus tôt et qu'un peu d'honnêteté se manifeste.

Le film français ne s'exporte pas parce qu'aucun organisme sérieux ne se consacre à sa diffusion. Seules les petites combines jouent pour le plus grand malheur du cinéma.

Et le profit que peuvent en retirer quelques saltimbanques de la baraque ne fait qu'en précipiter sa chute. Mais c'est prêcher dans le désert que de mettre les cinématographistes en face de leurs turpitudes pour leur faire adopter une autre politique. Et pourtant, ces gens-là se plaignent que tout ne va pas pour le mieux. Ils n'aperçoivent pas qu'ils sont les seuls responsables de l'état de choses. Ils n'arrivent pas à comprendre qu'ils recueillent simplement ce qu'ils ont semé et que leur incompréhension du commerce dont ils vivent les culbutera dans l'abîme. C'est à cause d'eux que le cinéma reste considéré comme un spectacle de la foire et que le commerce de l'écran supporte un régime d'iniquités.

hubert revol.

juillet 1928

13591

un grand film français

la venenosa

la superproduction que tourne

raquel meller

d'après le roman
de j.-m. carretero

mis en scène par roger lion

assistant : jaquelux ▪ décorateur : a. bonamy
opérateurs : willy et a. morrin

bénéficie de la splendide
distribution suivante :

warwick ward

claire de lorez

g. tourreil ▪ g. colin ▪ g. marck

cécile tryant ▪ willy rozier

le jeune gérard mock

pierre hot ▪ g. martel

et

silvio de pedrelli

"plus ultra film"
natera, guichard & c°
58, rue d'hauteville, paris

la critique du film

par jean dréville

LE CŒUR MAGNIFIQUE, *de Séverin-Mars.* — **BLANCHETTE**, *de René Hervil.* — Elle est bien émouvante cette incursion dans le passé à laquelle notre confrère *Cinéma* et le *Consortium Central de Paris* nous ont conviés. *Le Cœur Magnifique*, *Blanchette*... 1921... sept ans : un siècle pour ce jeune cinéma né avec nous... *Blanchette*, *Le Cœur Magnifique* : de l'émotion mêlée à une indéfinissable tendresse pour une époque qui découvrait le mode d'expression nouveau avec une sincérité qui n'est plus de mise. Enfants de 1928, vous jugerez plus tard nos premiers pas sans indulgence, sans comprendre l'émotion des « vieux » que nous serons un jour... C'est l'éternelle histoire...

Le Cœur Magnifique, ou plutôt ce qu'il en reste, groupé en une version intitulée *Horoya*, nous restitue dans toute sa force la grande figure de Séverin-Mars, en nous faisant désirer plus vivement encore une réédition de la 10e *Symphonie* et de *la Roue*. Et nous constatons, non sans quelque surprise, dans la technique de ce vieux film des nuances de montage, des éclairages qui ne dépareraient pas le vocabulaire cinématographique actuel. Quant à *Blanchette*, c'est un film qui ne se décidera pas à vieillir parce qu'il est *classique* dans sa conception et dans sa réalisation. Et surtout, qu'on ne s'amuse pas à nous refaire une Blanchette *up to date*, avec beaucoup de surimpressions, d'angles à 90° et de montage court ! Ce ne serait plus digne de cette Comédie Française de l'Ecran qui trouvera peut-être, avec le temps, sa raison d'être. Et puis, qu'on se rappelle la piteuse seconde version de *Forfaiture*...

M. Hervil, avant d'entreprendre un nouveau film, allez revoir votre *Blanchette*...

LA CHUTE DE LA MAISON USHER, *d'après Edgard Poë.*

Après *La Glace à Trois Faces*, qui semblait devoir être une chose « définitive » dans la carrière d'un réalisateur de films, Jean Epstein impose aujourd'hui sa *Maison Usher* à notre étonnement renouvelé.

Que son film ne soit compris, ni goûté de tout le monde — ce qui est tout à fait logique, — qu'on le discute en le comparant à l'œuvre littéraire de Poë, peu importe : ce qui est foudroyant dans ce film, ce qui prime tout, c'est son architecture cinégraphique : la valeur de chaque plan pris en lui-même et la valeur de l'orchestration de ces plans.

Comme *La Glace à Trois Faces*, la *Maison Usher* nous place devant une interprétation cinématographique neuve. Comme dans ses œuvres précédentes, Epstein a su extraire de la nature ses plus poétiques images, ses plus significatifs visages et c'est à une véritable transposition photographique qu'il s'est livré. Epstein nous révèle les aspects inconnus que l'objectif recrée pour notre œil, ahuri de découvrir tous ces nouveaux visages chargés de tant de significations : Le Cinéma nous aide à lire dans la vie.

Allons, que de temps à autre une *Maison Usher*, une *Passion de Jeanne d'Arc* viennent nous réconforter, et notre foi en l'avenir du cinéma ne sera pas prête de s'éteindre...

MISS EDITH, DUCHESSE. — Ce film est amusant, mais, ce qui l'est plus encore, c'est de constater combien, avec le temps, les effets techniques dits « d'avant-garde » sont devenus d'un usage courant. J'ai souvent pensé à l'*Inhumaine* en regardant le film de Donatien, non pas que ces deux bandes aient quelque point de ressemblance, mais à cause de rééditions d'effets qu'on trouve dans le film de L'Herbier paysages affolés en impressions multiples, la roue de l'auto, le décor genre « salle à manger aquatique et ses domestiques *ad hoc* auxquels il ne manque que les « masques souriants »; les prises de vue en plongée complète, etc... Tout cela, qui, il y a quatre ans, fit pousser les hauts cris à MM. les Exploitants, est devenu commercial ! ! ! mais d'un commercial ! ! !

Comme quoi nous devons bien nous garder d'ériger, en cinéma plus qu'en toute autre chose, des opinions définitives ! (*Franco-Film.*)

MALDONE, *scénario d'A. Arnoux, réalisation de Jean Grémillon,, prise de vues de G. Périnal, interprétation de Ch. Dullin, Genica Atanasiou et Annabella* (version primitive).

Une œuvre qui est considérable, parce qu'elle apporte au cinéma une sève nouvelle dont il a grand besoin. Une manifestation contre la tradition cinématographique, un intelligent retour en arrière qui prend l'allure d'une vigoureuse poussée en avant. L'œuvre n'est assurément pas parfaite : c'est un film à scénario et à interprètes qui ne saurait posséder le fini, la vigueur de style, l'espèce de parti-pris de montage d'un documentaire comme *Tour au Large*. Mais l'esprit nouveau transperce quand même victorieusement les images de ce film qu'on peut considérer comme une étape dans la recherche de la vérité cinématographique.

L'auteur a fait une large place au poème cinématographique, qui est certainement la plus intéressante des formes du cinéma. Ah ! tout le beau poème d'images qui ouvre le film et dont l'ambiance nous a tout de suite gagnés ! Toute la paix champêtre que dégage la vision d'une route, d'une petite église blanche piquée dans un

***"l'argent"*, film de marcel l'herbier**

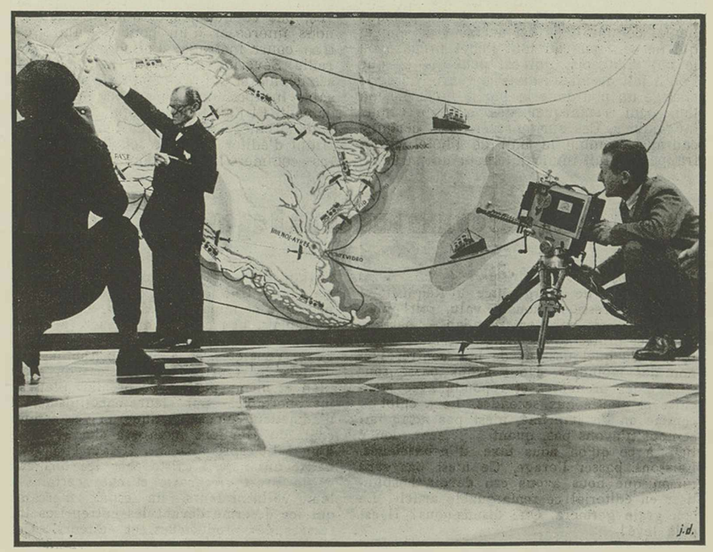

photo de travail de jean dréville.

paysage qui respire... Toute la quiétude d'une péniche qui glisse, paresseuse, entre les roseaux des canaux...

Et, sur tout cela, la douceur du panchromatisme, qui, décidément pourrait bien, comme l'écrivait dernièrement un collaborateur de *Cinégraphie*, modifier le rythme cinématographique. *En Rade* et *Maldone* semblent apporter les premiers éléments à cette thèse.

Il faut souligner aussi le soin et la nouveauté d'éclairages enfin logiques. A ce point de vue, la scène des allées et venues du vieux domestique dans la salle à manger, éclairée par une suspension, est typique.

Il en résulte que l'on suit l'auteur avec moins d'intérêt quand il croit devoir faire des concessions aux méthodes actuelles, en employant, par exemple, les procédés de montage court. Il faut dire qu'il les emploie d'une façon toute personnelle, à tel point qu'ils nous apparaissent presque neufs, comme dans cet accident de cheval qui ne sent pas du tout l'effet préparé ou le bal villageois, qui est peut-être ce que l'on a fait de mieux dans le genre. Le style change un peu dans la partie moderne, où l'on peut remarquer des surimpressions inégalables. Ces surimpressions et certains cadrages comme le hall de l'hôtel m'ont frappé. On fait immédiatement un parallèle avec quelques-unes des images que Murnau a mises dans son *Aurore*. Il y a là, même inspiration. La seule objection sérieuse que je ferai sur Grémillon, c'est qu'il a subi, inconsciemment, cela ne fait pas de doute, l'influence de différents réalisateurs notoires. Mais sa propre personnalité demeure néanmoins entière.

Charles Dullin a peut-être trouvé là son meilleur rôle cinématographique. G. Atanasiou est intéressante et on ne peut voir Annabella, la douce Violine, qu'avec infiniment de plaisir. Seroff est un excellent élément commercial. (*Films Ch. Dullin, édition de Ventoo.*)

A QUOI REVENT LES BECS DE GAZ, *par Albert Guyot.* — J'aime beaucoup Albert Guyot, qui est un ami loyal, un esprit cultivé et un cinéaste averti. J'aime beaucoup son film qui, bien que sans prétention, nous apparaît avec des idées neuves, pas choquantes et qui ne cessent de nous intéresser d'un bout à l'autre d'un trop court métrage. J'aime beaucoup Mireille Séverin, interprète heureuse dans ses débuts et qui, en dépit de quelque excusable inexpérience, se perfectionnera rapidement. Et j'aime cette exquise et prenante ballade cinégraphique que Nalpas n'a pas craint d'éditer et de présenter sans coupures commerciales, ce dont, au nom des idées que nous défendons, il convient de lui dire un merci reconnaissant. Mais ce film ne se raconte pas ; il va se voir ; il étonne, en même temps qu'il séduit ; en un mot, il plaît ! Et je vous félicite, Guyot, non seulement parce que vous avez du courage, mais aussi et surtout parce que vous avez du talent !

LA PASSION DE JEANNE D'ARC, *par Carl Dreyer.* — Je parlerai longuement et comme il convient, dans un prochain numéro, de ce film qui est un pur chef-d'œuvre et que j'aurais aimé voir pour la première fois, non pas dans la salle d'architecture décadente romaine de Marivaux, mais officiellement, dans le vaisseau somptueux de l'Opéra, *sans orchestre*, ou dans l'ombre d'une de nos vieilles cathédrales avec un accompagnement discret de grandes orgues. C'est une neuve et idéale vision d'art qui rabaisse bien plus bas encore qu'il ne l'est le commerce cinématographique. On sort de là angoissé, les yeux secs peut-être, mais le cœur en larmes avec l'inoubliable vision d'une Falconetti vierge et martyre, héroïne de la Patrie et, derrière elle, celle d'un génial metteur en scène qui l'a façonnée, qui l'a pétrie telle qu'il l'a concevait, qu'il la voulait, qu'il l'a si superbement réalisée (*Société Générale de Films et A. C. E.*).

jean dréville.

notes, communiqués, cinégraphiades...

A propos d'un réquisitoire. — Le courageux article de Jeorgefélice « Réquisitoire contre la Presse », nous a valu, soit publiquement, soit par correspondance particulière, les protestations indignées, mais injustifiées, de quelques-uns de nos confrères et non des moindres. Nous avons passé sous silence les premières et répondu avec franchise et amitié aux secondes. Le « culot », comme on l'a imprimé, n'est pas notre fait et nous n'avons pas, quant à présent, donné lieu à ce qu'on nous taxe d'inconscience. Laissons passer l'orage. Ce n'est pas sans raison que nous avons cru devoir hospitaliser en éditorial ce remarquable article. Le bon grain germera. Que disons-nous? Il est déjà levé!

Suite du précédent. — Et à ce propos, nous tenons à remercier ceux qui, dans un ordre d'esprit tout différent, ont tenu à nous féliciter de la belle série d'articles d'Hubert Revol, de Jeorgefélice, de J. K. Raymond Millet et de Pierre Rambaud. Ces encouragements émanent de metteurs en scène notoires, de journalistes indépendants, de certains directeurs de salles (intelligents, ceux-là) et de deux de nos plus grandes firmes. Nous n'en voulons citer qu'un exemple : la lettre ci-dessous de M. Carl Vincent, l'éminent critique de l'*Indépendance Belge* : « J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre numéro 2 de *On Tourne* et particulièrement l'article d'Hubert Revol : « Nécessité d'une critique libre ». Je ne suis point du tout de son avis. Une critique cinégraphique indépendante et impartiale existe : importante à l'étranger, peu active en France. Mais rien ne sert de donner des coups de sabre dans l'eau. Vous êtes, en France, prisonniers d'un déplorable esprit (vos artistes de second plan et même parfois de premier plan sont insupportables par leur cabotinisme. Ils n'admettent aucune critique) et vos commerçants du film font montre à chaque instant d'un petit esprit agaçant. Il faut bien reconnaître aussi qu'il existe chez les dirigeants de la Presse française et chez certains de leurs collaborateurs, un esprit mercantile qui les désarme devant les entreprises intéressées des producteurs et éditeurs. Cette abdication devant des intérêts particuliers et immédiats au détriment des premiers devoirs du critique n'existe pas chez nous où l'information impartiale et le jugement indépendant sont de règle dans toutes les branches de la critique. Il ne faut point l'oublier. Et lorsque l'on sait avec quelle ténacité, quelle habileté les commerçants du cinéma s'efforcent de s'asservir la critique, ou par quels dénis de justice ils essayent de l'étouffer — situation à laquelle il est impossible de remédier, le mal étant trop ancré — vous devez vous estimer heureux d'avoir encore quelques critiques en qui vous puissiez placer votre confiance. Signalez leur activité, ne les confondez pas avec les autres, cela sera plus utile. En Belgique, le commerçant du cinéma accepte la critique. Mais il faut qu'il la sache indépendante. Et il ne faut pas qu'elle soit exercée par un agent de publicité qui, à l'occasion, leur a offert sa marchandise avec une menace à la clef. Mais il est vrai que ceci ne ressort plus de la critique, mais bien du code pénal. »

Vedettes internationales. — Brigitte Helm et Alfred Abel sont à Paris. Nous avons personnellement filmé leur arrivée en gare du Nord. Ces artistes, si remarqués dans *Métropolis*, apportent l'appui de leur grand talent à la collaboration déjà si brillante de l'œuvre nouvelle de Marcel L'Herbier. Espérons que, dans un de nos prochains numéros, il nous sera permis de les présenter au public dans toute l'originalité et toute l'ardeur de leur travail au studio.

Documentaire. — Discrètement, dans l'ombre de ce parfait metteur en scène qu'est M. Marcel L'Herbier, Jean Dréville poursuit l'établissement d'un documentaire de l' « argent ». Si l'on en juge par les premières projections, cela ne sera pas sans intérêt. Un essai de ce genre, mais tout à fait incomplet, avait bien été tenté pour le « Napoléon » d'Abel Gance. Mais ici, Dréville suit pas à pas la belle réalisation de L'Herbier, et l'illustre de plus de photographies bien personnelles.

déclic.

établissements dunmore

22, rue saint-augustin, paris

plaques impérial **papiers paget-prize**

ce bulletin est envoyé aux loueurs, producteurs et éditeurs de films

internationale du film

par pierre rambaud

...On a pu lire, récemment, à travers la presse corporative de l'exploitation des films, un article-circulaire concernant la présentation privée de « *Maldone* », la première production de Charles Dullin. Lecture instructive. Il y est complaisamment expliqué que la mise au point (supervisualisation ?) dudit film, est, à présent, définitivement résolue. Ce n'était pas chose facile, mais ça y est. Tel que le film avait été réalisé, il n'aurait pu, sans danger, affronter les publics, notre bon public de France, et... les autres .(internationalisation). Mais l'expert censeur commercial a pris des ciseaux, et un pot de colle pour pellicule. Il a rogné, dans le ruban, des scènes faisant, dit-il, longueurs : cinéma pur, expressionnisme, abstractions photographiques. Tout cela était détestable, et rompait, brutalement, le rythme de l'aventure. Il s'imposait d'épurer l'œuvre, de lui donner une facture raisonnablement marchande, pour tous pays. Et « *Maldone* » peut être, maintenant, projeté partout, sans risquer de poser aux cerveaux (aux cerveaux lents), un problème de traduction technique.

Voilà du bon travail, auquel applaudiront tous ceux qui ont en mains les intérêts matériels du théâtre cinégraphique. L'art est une chose, l'argent en est une autre. Incompatibilité foncière. Avec de l'art, on ne fait pas de films fructueux ; mais avec des films bien commerciaux, on fait beaucoup d'argent.

◆

« Le metteur en scène » s'abandonne à une inspiration souvent trop personnelle, et méconnaît, au profit d'un idéal hermétique, les grands et graves problèmes de l'exploitation mondiale du film. Une collaboration doit naître, entre cet intellectuel de l'image, et ce spécialiste des recettes : l'auteur, et le loueur. Mais, comme il est très difficile de contenter tous les gens, et surtout, le père d'une œuvre, il y aura, quelquefois, des conflits. L'éducation du cinéaste est à faire — ou à refaire. Le businessman, pour lui faire entendre raison, aura des difficultés, mais gain de cause lui sera donné, car, entre la mystique ambition de l'Art pur, et la saine compréhension d'un négoce difficile, on choisit aisément. Le côté pratique doit prédominer, en cinéma, comme en tout. Nous vivons en des temps où

vedettes internationales

laura la plante, la belle et intelligente interprète des productions "universal"

tout doit être subordonné à un apport matérialiste, parce que l'on ne se nourrit plus de rêves, en 1928, mais de pain, et de viande. La poésie est de plus en plus périmée; elle appartient aux époques, révolues, de la guerre en dentelles, et du romantisme. Certes! il est agréable de se laisser bercer par un poème, ou par une musique pure, mais ces agréments sont badins, en une époque d'autos-bolides, d'avions-requins, de locos électriques, et... de femmes-garçons. Le cinéma moderne n'est pas un art pour dilettantes, c'est un commerce industriel pour foules internationales. L'image vivante doit s'adresser aux ouvriers, aux paysans, aux soldats, et à tous citoyens de France, Chine, Afrique, Islande, etc. Une révolution transforme les écrans en laboratoires d'aventures sentimentales, capables d'enthousiasmer sur toute la surface de la planète. Un film ayant coûté un million de francs doit produire cent millions de francs, en trois ans. Pour cela, il faut que des millions de spectateurs y applaudissent. Et donc, surveillons attentivement les travaux de nos cinéastes ; sachons, habilement, les remanier, au goût mondial du jour; ne craignons pas d'y apporter telles réformes salutaires, dans l'élaboration et dans le montage. Au besoin, coupons, si, dans le métrage, s'est glissé un rébus visionnel dont s'émerveillerait une centaine de rêveurs attardés, mais qui jetterait cent mille fois plus de braves spectateurs dans une incompréhension dangereuse.

◆

Le cinéma et le commerce doivent collaborer, étroitement... et vastement! Le sens des affaires, voilà la vraie transcendance, c'est la seule garantie de prospérité et de perfectionnement, d'un art par excellence international, dont les chefs d'exploitation — nos éminents propriétaires de firmes — sont les rois géniaux.

Vive le film bien sensationnel, luxueux, riche, somptueux! Devant les publics de toutes les races de la terre, la même image de l'éternel amour, l'idylle et l'aventure, le crime et le baiser, la jouissance de vivre, et de rire, et de frémir. Le cinéma sera de plus en plus populaire par le monde, si nous savons mettre un frein, sévère, mais obligatoire, aux audaces puériles des cinéastes intellectuels.

pierre rambaud.

Chicago

ce bulletin est offert aux principales présentations corporatives

pour la fraîcheur du film

par louis chavance

Trop d'écrivains et pas assez de metteurs en scène, ne trouvez-vous pas? A l'instant présent c'est la ruée de tout ce que la France compte d'intellectuels, de semi-intellectuels, de nouvellistes, de romanciers, de journalistes vers ce nouveau terrain d'exploits. On vient de découvrir que le cinéma est un art. Il est temps que les gens intelligents s'en occupent. Malheureusement.

Il faut que le cinéma épuise ses analogies. Je veux dire qu'il délimite nettement ce qui le sépare des autres activités spirituelles. On l'a déjà comparé au théâtre, à la musique, à l'architecture. Chaque fois il en est résulté quelque bien et quelque mal. Le bien, ce sont les premiers tâtonnements de la mise en scène, l'idée de rythme, les progrès de la décoration. Le mal, hélas... mais nous ne le connaissons que trop. Aujourd'hui ce concours de l'intelligence vers l'idée visuelle n'est pas sans lui donner un grand appui moral. Les Paul Souday se font rares et ne sont plus guère animés dans leurs protestations vaines que par le désir de se faire remarquer. Il en résulte pratiquement qu'aucun respect humain n'empêche plus de fréquenter les salles obscures. Il y a peut-être en plus quelques centaines de personnes qui sortent de chez elles le vendredi soir et sans doute aussi quelques centaines d'individus qui se rencontrent aux portes des studios pour y placer des scénarios. Mais peu importe si cela peut avoir quelque heureuse répercussion sur la production courante.

Or cet apport récent de l'élément intellectuel peut amener quelques effets généraux utiles tels qu'une amélioration dans la qualité du scénario et un progrès de ce cinéma psychologique que prône si chaleureusement M. Jean Prévost. Vous souvient-il des louables efforts effectués il y a quelque dix ans par un certain « film d'art » qui prodiguait les coucher de soleil et les sites pittoresques? Là aussi on essayait de rendre le cinéma intelligent. On produisait des films à thèses et comme celles-ci devaient être à la portée du public, ou découpait des œuvres fortes et accessibles dans le genre de Roger-la-Honte.

Mais, Dieu merci, nous n'en sommes plus là et nous avons affaire maintenant à des intellectuels vraiment intelligents. Le danger n'est pas encore celui-ci. Le danger n'est pas non plus d'adapter un roman ou une pièce de théâtre. Certains récents exemples nous ont prouvé que si le metteur en scène a un peu de goût, il obtient des résultats à tout le moins passables. S'il a du talent, il peut même réussir une très bonne chose comme nous avons pu le constater en assistnat à la projection du *Chapeau de paille d'Italie* ou de *L'Equipage*.

Lorsqu'on réfléchit à cette question, on finit par s'apercevoir qu'on en revient continuellement au même point. Même en ce qui concerne les éléments les plus contingents de la réalisation cinématographique, comme la finesse du jeu des acteurs ou la qualité de la photographie, on aboutit toujours à la personnalité du metteur en scène et pour reprendre les exemples cités si l'interprétation et les angles de prise de vue ont une si grande valeur dans le *Chapeau de paille d'Italie* et dans l'*Equipage*, c'est que telle vedette ou tel opérateur ont été particulièrement bien utilisés par René Clair et par Maurice Tourneur.

La personne du metteur en scène intervient *seule* lorsque nous parlons de littérature. Il n'est pas si grave, il est même intéressant que telle maison de production se constitue une nombreuse équipe de brillants romanciers. On commence à s'inquiéter lorsqu'on se rend compte que le monde des lettres fournit les meilleurs de nos réalisateurs ou que ceux-ci font leurs débuts dans la carrière des lettres, ce qui revient au même. Sans citer de noms, — qu'on ne voie pas ici l'ombre d'une attaque personnelle, — il faut constater que les meilleurs et les pires de nos metteurs en scène sont tous plus ou moins des écrivains. Encore une fois ce n'est pas un mal. La culture constitue toujours une qualité, mais on s'apercevra un jour que c'est tout de même un défaut. En voyons-nous de ces intrigues romanesques qui s'imprimeraient si bien en belle typographie sur les pages blanches d'un bouquin. Et cette forme d'esprit qui pousse à tout considérer sous le jour de l'effet livresque. Quand je parle de littérature, je pense du reste aussi bien aux plus modernes des cinégraphistes qui s'acharnent à désarticuler la logique par haine du tout fait. Il y a certainement une littérature de l'anti-littérature. Ce n'est pas la moins affligeante.

Ce qu'il faudrait, ce seraient des œuvres conçues avec naïveté, avec foi, en toute simplicité d'esprit et de cœur. Un air de fraîcheur souffle sur le cinéma français pour balayer cette atmosphère de complication où nous vivons. C'est ce besoin de jeunesse qui pousse certains esprits à réhabiliter les films de cow-boys américains, les premiers Mack-Sennet, les sérials dont la gaîté, le charme et la vie sont indéniables. Que nous soyions plongés dans une telle Jouvence? Et pour cela, moins de littérature à la surface, à côté ou à propos de l'écran. Pas de réalisateurs écrivains, un peu moins de romanciers autour d'eux.

Et si quelques personnes trouvent que le cinéma est un art trop jeune pour avoir déjà besoin d'en revenir à ses primitifs, qu'elles admirent les films psychologiques. Nous acceptons toutes les formes de cinéma, car il serait ridicule d'en mépriser quelqu'une au nom d'un préjugé personnel. Qu'on nous permette au moins ces films sincères dont la stupidité même nous charme. Gardez l'intelligence au cinéma, mais laissez-nous, laissez-nous respirer l'air du large...

louis chavance

poèmes cinégraphiques de pierre chenal

idylle

un toutou noir à longs poils trotte
dans le hall d'un palace-hôtel
assis sur un divan
Charlot s'amuse avec une canne
à côté de lui une petite femme
se poudre abondamment les joues
tout le tapis blanchit sous elle
Charlot en profite pour dessiner
avec le bout de sa canne
un cœur transpercé
la petite femme lui donne un soufflet
alors Charlot — avec le manche de sa canne
attrape le toutou à longs poils
et se servant de lui comme d'un balai
fait disparaître la poudre du tapis
un toutou blanc à longs poils trotte
dans le hall d'un palace-hôtel

le beau voyage

1827 — *départ du petit train*
des lois de l'hospitalité
une horloge tourne trop vite
la ridicule petite locomotive
se perfectionne en cours de route
une dame lit un journal
qui change de manchette
douze fois de suite on lit
Monsieur Briand démissionnaire
Monsieur Briand président du Conseil
à mesure que les manchettes se succèdent
les habits de la dame changent de mode
son bébé grandit et devient tour-à-tour
lycéen, soldat, représentant en disques
tout en mangeant un petit pain au lait
l'horloge tourne à toute vitesse
la locomotive a quintuplé ses roues
les événements se précipitent
suggérer leur succession par des détails typiques
vitres cassées — infirmières photogéniques
cartes de pain au wagon-restaurant
le représentant donne Phi-Phi
1927 — *l'horloge s'arrête subitement*
des centenaires en pantalon charleston
et leurs petites vieilles en jupes courtes
descendent d'un train bleu dernier modèle.
suivis de leurs rejetons hydrocéphales

les "accidents" et les "incidents" de la "venenosa"

ce que dit roger lion

Que vous dire de ce film qui n'ait déjà été publié?... C'est en ces termes que Roger Lion répond à notre question : « Parlez-nous, mon cher metteur en scène, de votre dernière production. »

Fort obligeamment Roger Lion nous répète que son film est tiré du roman du célèbre écrivain espagnol J.-M. Carretero, que son interprète principale fut Raquel Meller qui vient de se surclasser, jamais cette splendide artiste n'ayant été plus jolie ni plus émouvante. A ses côtés, nous verrons Warwick Ward; Georges Tourreil, la révélation du film; Georges Marck, le fameux dompteur; Georges Colin, Cécile Tryant; la majestueuse Claire de Lorez, Gérard Mock et enfin Sylvio de Pedrelli. Tous ces artistes sont eux-mêmes entourés de silhouettes de premier ordre. Mais ces explications ne sauraient nous suffire, nous voulons de l'inédit. Pressé par nous, Roger Lion finit par nous raconter certains incidents survenus au cours de la prise de vues ... « Un film de pareille importance, insistons-nous, n'a pu se terminer sans aventures intéressantes, sans... accidents! » « Des accidents, interrompt notre interlocuteur, nous avons effectivement failli en avoir! Ce fut d'abord une nageuse qui, saisie par le froid dans la profonde piscine du Studio de Joinville, s'évanouit et coula à pic! Grosse minute d'émotion! Sauvetage rapide par des camarades bons nageurs, soins ordinaires, tractions, enfin rappel à la vie... Un quart d'heure, je vous assure, fort pénible pour tous les témoins et moi-même en particulier. — Un autre jour ce fut une de nos principales interprètes qui devient littéralement folle à la vue d'un énorme serpent boa devant tourner dans le film. Réflexe nerveux, sans doute, toujours est-il que la jeune femme littéralement privée de raison se mit à parcourir le studio, en poussant des cris de détresse pour venir s'abattre à nos pieds dans d'atroces convulsions! Ne croyez pas que j'exagère, jamais ni moi, ni mon personnel n'oublieront une telle aventure! Il fallut interrompre le travail et reconduire à son domicile la jeune malade qui garda le lit durant plusieurs jours. Je ne puis d'ailleurs trouver l'explication d'un tel fait que dans le domaine pathologique!

Et puisque, nous dit en souriant Roger Lion, vous êtes à la recherche d'événements sensationnels, je vous dirai, mais cette fois avec une véritable émotion, que le dompteur G. Marck que vous applaudirez, vient d'être très gravement blessé à Madrid par la lionne qui tourna avec nous au Cirque d'Hiver. Or, écoutez ceci : Le scénario, je dis bien le *scénario* comporte que « La Venenosa », c'est-à-dire la femme qui porte malheur, débuta dans un cirque à *Madrid* où arrivèrent les premiers accidents dus à sa présence. Ceci est la fiction, inventée par l'auteur J.-M. Carretero. Or, aussitôt après le film, G. Marck est engagé à *Madrid* et le deuxième jour il est *réellement* gravement blessé!... Que vont penser de ceci les gens..., mettons superstitieux??

Moi, je m'incline devant les faits.

Comme conclusion, annoncez que je termine le montage et que le film sera projeté cet hiver en exclusivité dans l'un des plus grands cinémas des boulevards.

jacques woog.

royal-photo
42, rue vignon, paris
photo-cinéma
appareils de marque

correspondance et documents : 59, avenue de versailles, thiais (seine)

alice roberte

la charmante interprète de *"la femme rêvée"*
le beau film que jean durand réalise
actuellement pour la "franco-film" et
dont l'interprétation réunit également les noms de

mmes arlette marchal, thérèse kolb, jeanne grumbach
mm. charles vanel, tony d'algy et harry pilcer

Le directeur-gérant : jean dréville.

Imprimerie spéciale de « on tourne »
117, rue Réaumur.